L'adolescence en revue :

L'Incroyable est une revue qui s'intéresse à l'adolescence d'une personnalité. À chaque numéro, une époque, une jeunesse et une thématique différentes.

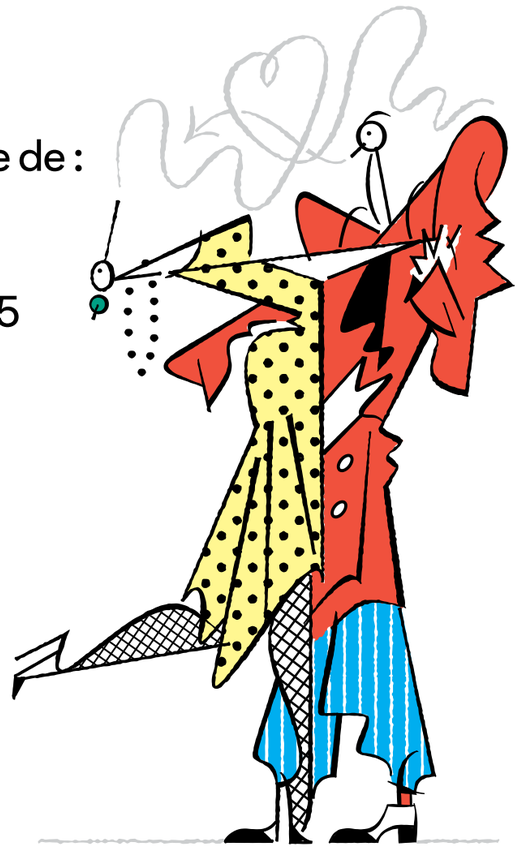
PRÉSENTATION

Période souvent peu renseignée des biographies, l'adolescence constitue pourtant un moment charnière et décisif de la carrière d'un artiste. Une période de tâtonnements, de recherches et de rencontres qui forgeront en creux son épanouissement. Deux fois par an, la revue *L'Incroyable* remontera sur les traces de cette poignée d'années où la volonté de faire entendre sa voix précède souvent le choix du mode d'expression.

L'Incroyable n°1
l'adolescence en revue de :
Juliette Gréco

Sortie le 15 avril 2015
30 x 23,3 cm
Softcover
128 pages
2 numéros/an
15€

Dans toutes les
bonnes librairies
Diffusion librairie :
Pollen/Dif 'pop'



NOTRE PREMIÈRE INVITÉE : L'INCROYABLE JULIETTE GRÉCO

Nous sommes en 1945, c'est la Libération, nos héros ont entre quinze et vingt ans. On les appelle les existentialistes, les zazous, les troglodytes ou encore les rats de cave. Ils sont jeunes, beaux, intellectuels, sans un sou en poche, artistes, parfois paumés, écoutent du jazz, dansent le be-bop, aiment la philosophie, la poésie et la littérature, boivent beaucoup d'alcool, fument des cigarettes, ne mangent presque pas et sont perpétuellement amoureux. Ils vivent la nuit au rythme des chauves-souris et habitent dans un village au cœur de Paris : Saint-Germain-des-Prés. Juliette Gréco en est leur égérie.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 1

BRÈVES

7 Chez les existentialistes
10 Saint-Germain-des-Prés, chez les rats de cave
par Jean André
12 Je suis comme je suis
par Juliette Gréco
16 Interrogation surprise
de Maud Assila
18 Romance rive droite, rive gauche
par Axelle Montrieux
19 L'espace du silence
par Philippe Aronson
20 Page maquillage
par Aline Zalko
21 Kaleidoscope : Hitch and Every Girl
par Yves Ramonet

FICTION 01

23 Extrait du *Manuel de Saint-Germain-des-Prés*
par Boris Vian

ENTRETIEN

36 Entretien avec Juliette Gréco
par Clotilde Viannay
Série de portraits de Juliette Gréco
par Philippe Jarrigeon

DOSSIER DANSE

56 Série mode
par Renan Astier
58 Voici comment vivent les troglodytes de Saint-Germain
par Anne-Marie Cazalis et Jacques Robert
64 Entretien avec l'artiste Shana Moulton
par Jill Gasparina
74 Entretien avec le chorégraphe Christian Rizzo
par Smaranda Olcèze
80 Hardcore ou la mort, le mouvement HxC
par Victoire Orwar
88 Entretien avec les deux jeunes patineuses Cassandra et Pauline
par Lila Pinell et Chloé Mahieu

FICTION 02

99 L'éclosion des graines radio-physiques de magie
par Jacques Barbéri

DOCUMENTS

105 Zoot Suit, l'histoire d'un costume démesuré
par Frédéric Joignot
116 DRUM : Say It Loud !
par Jérôme Schmidt
124 La déclaration des droits de l'adolescent
du Jewish Guardian

LES INCROYABLES

C'est l'époque désavée où l'on découvre la nouvelle Bohème, à la faveur de l'après-guerre: Michel de Ré, ange noir du théâtre d'avant-garde, est tellement pâle que l'on prédit qu'il ne passera pas la semaine. Alexandre Astruc, qui n'a pas encore trouvé sa voie de metteur en scène, invente le stylo-caméra. Boris Vian, pour gagner sa vie, joue la nuit de la trompette bouchée et le jour écrit: *J'irai cracher sur vos tombes*. Orson Welles est renvoyé des États-Unis pour avoir provoqué, dans une émission de science-fiction et d'épouvante, à la radio, des suicides en chaîne; chaque aube le trouve ivre mort et cependant génial. Prévert est encore un poète maudit. L'inconnu Yves Montand chante son plus joli poème *Les Feuilles mortes*, à L'Échelle de Jacob, sur une musique de Kosma...

Une autre muse se joint à Juliette. Anne-Marie Cazalis. Fille de pasteur, Anne-Marie est une jeune femme rousse dont la vocation à 15 ans était d'être missionnaire. Une licence d'anglais la conduit à Paris où elle écrit quatre poèmes qui lui valent le prix Valéry... et la réputation d'auteur. Habituée du Bar vert, elle termine ses soirées au Tabou, le seul endroit ouvert toute la nuit.

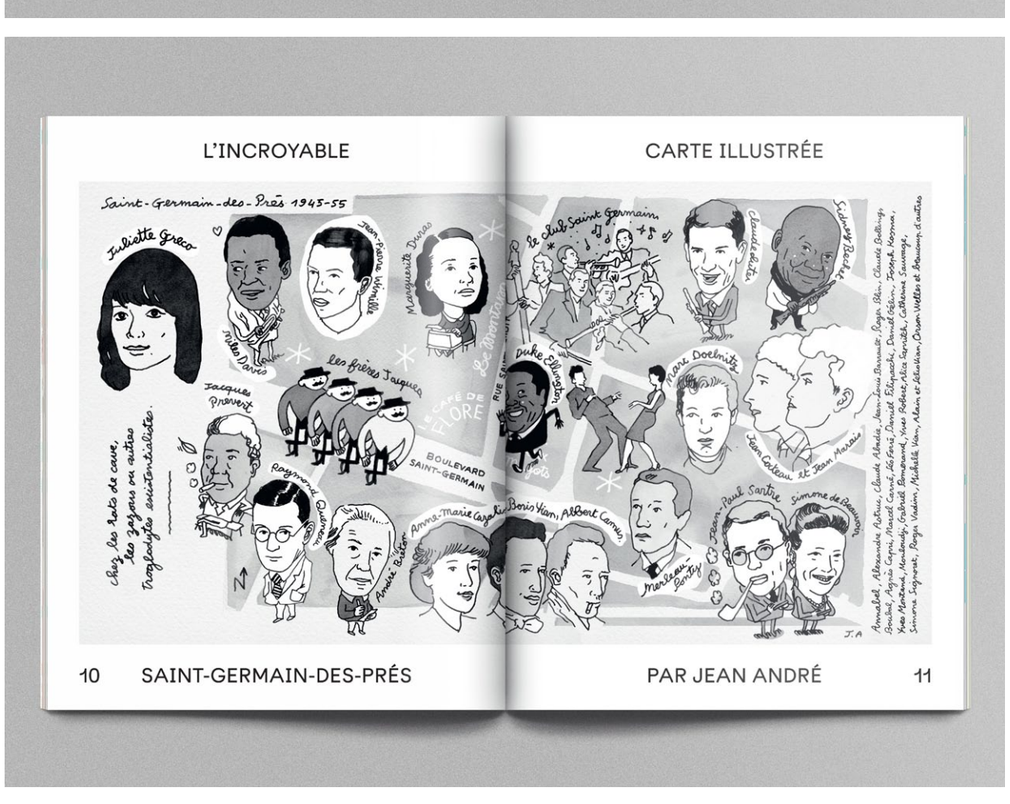
Déesses d'un style vraiment neuf, elles vivent avec Annabel, une amie mannequin, au troisième étage d'un hôtel carrefour de Buci qui restera le lieu culte de la jeunesse de Saint-Germain-des-Prés: l'hôtel de la Louisiane. Marcel Pagliero est leur voisin de palier. À l'étage au-dessous vit un journaliste et, dans la partie de droite, habite un personnage dont le nom suffit à déchaîner les foules. Il est petit, d'allure modeste: c'est Jean-Paul Sartre. Cet ancien professeur écrit de graves traités sur une théorie philosophique: l'existentialisme. La jeunesse en mal d'idole découvre son enseignement et prétend en faire sa règle de vie. «Nous sommes libres de notre choix et seuls déterminants de nos actions. Le choix profond qui détermine nos décisions de tous les jours ne fait qu'un avec la conscience que nous avons de nous-mêmes», écrit Jean-Paul Sartre dans son manifeste *L'Être et le Néant*.

Sartre reste la chance de Juliette Gréco, car il lui donne un conseil: celui de chanter des poèmes, ceux de Prévert notamment. Il la présente à un musicien qui les met en musique: Joseph Kosma. Quand Juliette Gréco apparaît sur la scène de La Rose rouge, droite et hautaine, aussi distante avec son public que si son sort n'en dépendait aucunement, il se fait un grand silence dans la salle. Et quand elle chante, de sa voix profonde et orgueilleuse, cette terrible complainte de l'amour et de la jeunesse...

«Si tu t'imagines,
Si tu t'imagines
Fillette, fillette,
Si tu t'imagines
Xa va xa va xa
Va durer toujours
La saison des za,
La saison des amours...
Ce que tu te
goures!»

... Il est à ce moment plus d'une jolie femme dans l'assistance qui baisse les yeux sous ce regard impitoyable. (DR)

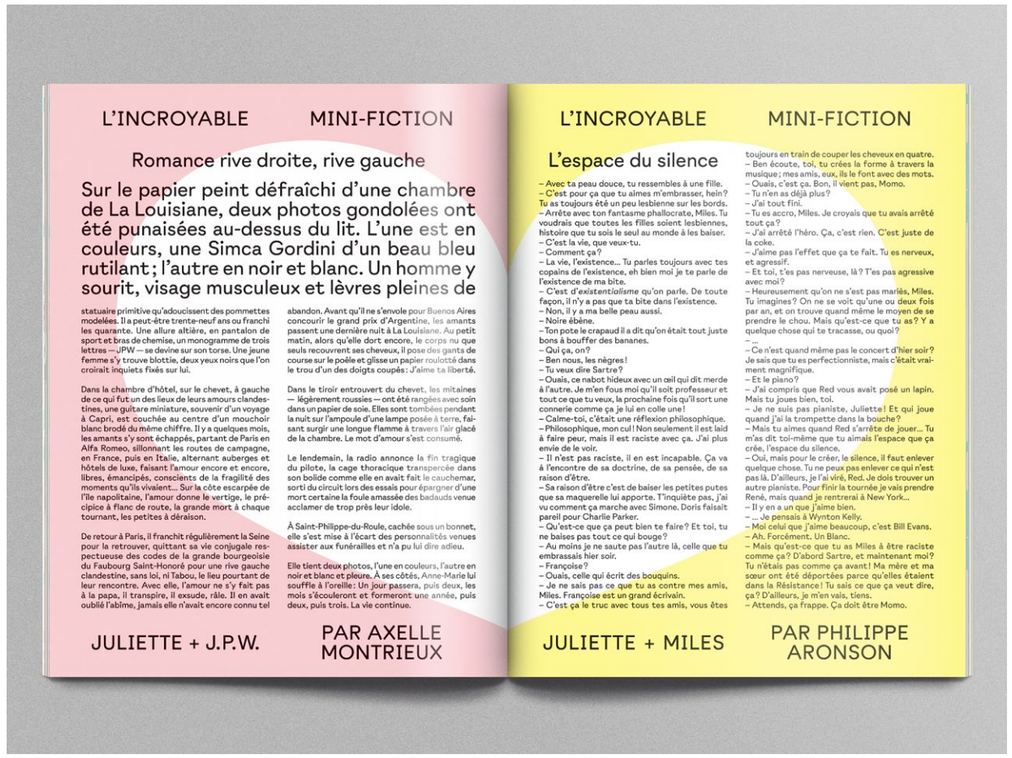
8 EXISTENTIALISTES



10 SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

CARTE ILLUSTRÉE PAR JEAN ANDRÉ 11

6



L'INCROYABLE MINI-FICTION

Romance rive droite, rive gauche

Sur le papier peint défraîchi d'une chambre de La Louisiane, deux photos gondolées ont été punaisées au-dessus du lit. L'une est en couleurs, une Simca Gordini d'un beau bleu rutilant; l'autre en noir et blanc. Un homme y sourit, visage musculeux et lèvres pleines de statuaire primitive qu'adoucissent des pommettes modelées. Il a peut-être trente-neuf ans ou franchi les quarante. Une allure altière, en pantalon de sport et bras de chemise, un monogramme de trois lettres — JPW — se devine sur son torse. Une jeune femme s'y trouve blottie, deux yeux noirs que l'on croirait inquiets fixés sur lui.

Dans la chambre d'hôtel, sur le chevet, à gauche de ce qui fut un des lieux de leurs amours clandestines, une guitare miniature, souvenir d'un voyage à Capri, est couchée au centre d'un mouchoir blanc brodé du même chiffre. Il y a quelques mois, les amants s'y sont échappés, partant de Paris en Alfa Romeo, sillonnant les routes de campagne, en France, puis en Italie, alternant auberges et hôtels de luxe, faisant l'amour encore et encore, libres, émancipés, conscients de la fragilité des moments qu'ils vivaient... Sur la côte escarpée de l'île napolitaine, l'amour donne le vertige, le précipice à flanc de route, la grande mort à chaque tournant, les petites à déraison.

De retour à Paris, il franchit régulièrement la Seine pour la retrouver, quittant sa vie conjugale respectueuse des codes de la grande bourgeoisie du Faubourg Saint-Honoré pour une rive gauche clandestine, sans loi, ni Tabou, le lieu pourtant de leur rencontre. Avec elle, l'amour ne s'y fait pas à la papa, il transpire, il exsude, râle. Il en avait oublié l'abîme, jamais elle n'avait encore connu tel abandon. Avant qu'il ne s'envole pour Buenos Aires concourir le grand prix d'Argentine, les amants passent une dernière nuit à La Louisiane. Au petit matin, alors qu'elle dort encore, le corps nu que seuls recouvrent ses cheveux, il pose des gants de course sur le poêle et glisse un papier roulotté dans le trou d'un des doigts coupés: J'aime ta liberté.

Dans le tiroir entrouvert du chevet, les mitaines — légèrement roussies — ont été rangées avec soin dans un papier de soie. Elles sont tombées pendant la nuit sur l'ampoule d'une lampe posée à terre, faisant surgir une longue flamme à travers l'air glacé de la chambre. Le mot d'amour s'est consumé.

Le lendemain, la radio annonce la fin tragique du pilote, la cage thoracique transpercée dans son bolide comme elle en avait fait le cauchemar, sorti du circuit lors des essais pour épargner d'une mort certaine la foule amassée des badauds venue acclamer de trop près leur idole.

À Saint-Philippe-du-Roule, cachée sous un bonnet, elle s'est mise à l'écart des personnalités venues assister aux funérailles et n'a pu lui dire adieu.

Elle tient deux photos, l'une en couleurs, l'autre en noir et blanc et pleure. À ses côtés, Anne-Marie lui souffle à l'oreille: Un jour passera, puis deux, les mois s'écouleront et formeront une année, puis deux, puis trois. La vie continue.

JULIETTE + J.P.W. PAR AXELLE MONTRIEUX

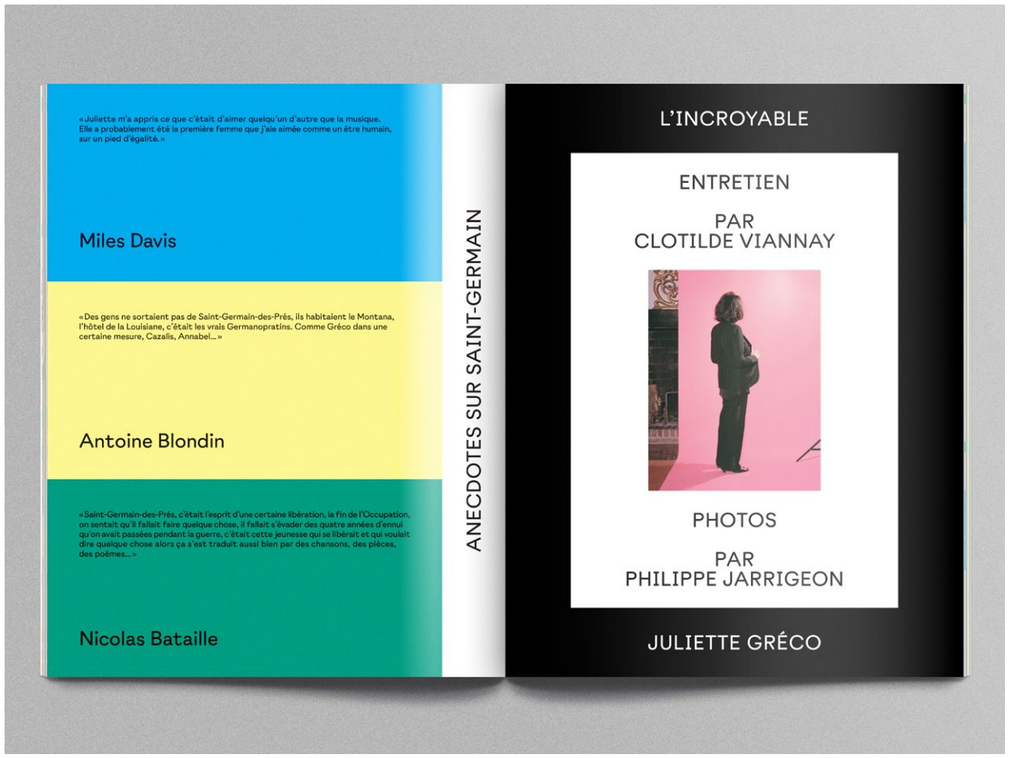
L'INCROYABLE MINI-FICTION

L'espace du silence

– Avec ta peau douce, tu ressembles à une fille.
– C'est pour ça que tu aimes m'embrasser, hein? Tu as toujours été un peu lesbienne sur les bords.
– Arrête avec ton fantasme phallocrate, Miles. Tu voudrais que toutes les filles soient lesbiennes, histoire que tu sois le seul au monde à les baiser.
– C'est la vie, que veux-tu.
– Comment ça?
– La vie, l'existence... Tu parles toujours avec tes copains de l'existence, eh bien moi je te parle de l'existence de ma bite.
– C'est d'*existentialisme* qu'on parle. De toute façon, il n'y a pas que ta bite dans l'existence.
– Non, il y a ma belle peau aussi.
– Noire ébène.
– Ton pote le crapaud il a dit qu'on était tout juste bons à bouffer des bananes.
– Qui ça, on?
– Ben nous, les nègres!
– Tu veux dire Sartre?
– Ouais, ce nabot hideux avec un œil qui dit merde à l'autre. Je m'en fous moi qu'il soit professeur et tout ce que tu veux, la prochaine fois qu'il sort une connerie comme ça je lui en colle une!
– Calme-toi, c'était une réflexion philosophique.
– Philosophique, mon cul! Non seulement il est laid à faire peur, mais il est raciste avec ça. J'ai plus envie de le voir.
– Il n'est pas raciste, il en est incapable. Ça va à l'encontre de sa doctrine, de sa pensée, de sa raison d'être.
– Sa raison d'être c'est de baiser les petites putes que sa maquerelle lui apporte. T'inquiète pas, j'ai vu comment ça marche avec Simone. Doris faisait pareil pour Charlie Parker.
– Qu'est-ce que ça peut bien te faire? Et toi, tu ne baises pas tout ce qui bouge?
– Au moins je ne saute pas l'autre là, celle que tu embrassais hier soir.
– Françoise?
– Ouais, celle qui écrit des bouquins.
– Je ne sais pas ce que tu as contre mes amis, Miles. Françoise est un grand écrivain.
– C'est ça le truc avec tous tes amis, vous êtes toujours en train de couper les cheveux en quatre.
– Ben écoute, toi, tu crées la forme à travers la musique; mes amis, eux, ils le font avec des mots.
– Ouais, c'est ça. Bon, il vient pas, Momo.
– Tu n'en as déjà plus?
– J'ai tout fini.
– Tu es accro, Miles. Je croyais que tu avais arrêté tout ça?
– J'ai arrêté l'héro. Ça, c'est rien. C'est juste de la coke.
– J'aime pas l'effet que ça te fait. Tu es nerveux, et agressif.
– Et toi, t'es pas nerveuse, là? T'es pas agressive avec moi?
– Heureusement qu'on ne s'est pas mariés, Miles. Tu imagines? On ne se voit qu'une ou deux fois par an, et on trouve quand même le moyen de se prendre le chou. Mais qu'est-ce que tu as? Y a quelque chose qui te tracasse, ou quoi?
– ...
– Ce n'est quand même pas le concert d'hier soir? Je sais que tu es perfectionniste, mais c'était vraiment magnifique.
– Et le piano?
– J'ai compris que Red vous avait posé un lapin. Mais tu joues bien, toi.
– Je ne suis pas pianiste, Juliette! Et qui joue quand j'ai la trompette dans la bouche?
– Mais tu aimes quand Red s'arrête de jouer... Tu m'as dit toi-même que tu aimais l'espace que ça crée, l'espace du silence.
– Oui, mais pour le créer, le silence, il faut enlever quelque chose. Tu ne peux pas enlever ce qui n'est pas là. D'ailleurs, je l'ai viré, Red. Je dois trouver un autre pianiste. Pour finir la tournée je vais prendre René, mais quand je rentrerai à New York...
– Il y en a un que j'aime bien.
– ... Je pensais à Wynton Kelly.
– Moi celui que j'aime beaucoup, c'est Bill Evans.
– Ah. Forcément. Un Blanc.
– Mais qu'est-ce que tu as Miles à être raciste comme ça? D'abord Sartre, et maintenant moi? Tu n'étais pas comme ça avant! Ma mère et ma sœur ont été déportées parce qu'elles étaient dans la Résistance! Tu sais ce que ça veut dire, ça? D'ailleurs, je m'en vais, tiens.
– Attends, ça frappe. Ça doit être Momo.

JULIETTE + MILES PAR PHILIPPE ARONSON

7



« Juliette m'a appris ce que c'était d'aimer quelqu'un d'autre que la musique. Elle a probablement été la première femme que j'aie aimée comme un être humain, sur un pied d'égalité. »

Miles Davis

« Des gens ne sortaient pas de Saint-Germain-des-Prés, ils habitaient le Montana, l'hôtel de la Louisiane, c'était les vrais Germanopratins. Comme Gréco dans une certaine mesure, Cazalis, Annabel… »

Antoine Blondin

« Saint-Germain-des-Prés, c'était l'esprit d'une certaine libération, la fin de l'Occupation, on sentait qu'il fallait faire quelque chose, il fallait s'évader des quatre années d'ennui qu'on avait passées pendant la guerre, c'était cette jeunesse qui se libérait et qui voulait dire quelque chose alors ça s'est traduit aussi bien par des chansons, des pièces, des poèmes… »

Nicolas Bataille

ANECDOTES SUR SAINT-GERMAIN

L'INCROYABLE

ENTRETIEN

PAR
CLOTILDE VIANNAY

PHOTOS

PAR
PHILIPPE JARRIGEON

JULIETTE GRÉCO

DOSSIER

56

robe de Mavi Taten, bijoux de Iosselliani

boléro de Ludovica Amati, débardeur vintage (archives personnelles de la styliste), jupe Mavi Taten, bijoux de Iosselliani

robe de Ludovica Amati, foulard vintage (archives personnelles de la styliste), bijoux de Iosselliani

robe de Ludovica Amati, bijoux de Iosselliani

L'INCROYABLE

combinaison de Ludovica Amati, bijoux de Iosselliani

robe de Mavi Taten

jupe et haut vintage (archives personnelles de la styliste), bijoux de Iosselliani

gilet de Mavi Taten, robe vintage (archives personnelles de la styliste), bijoux de Iosselliani

Prise de vue : Renan Astier (instagram.com/renan_astier), assisté de Virginie Puyraimond • Stylisme : Chiara Sabatini
Modèle : Lola Ingrid le Roch — Agence Félix the cast • Hair : Cyril Laforet — using catwalk by Tigi • Make up : Aline Mascolin

57

PAR RENAN ASTIER

SÉRIE MODE

Saint-Germain-des-Prés, à la Maison des arbres où il y a maintenant un restaurant très cher et très bon. Il n'y avait que des adultes et une certaine absence de liberté je dois dire. J'ai noué une amitié avec Marguerite (Duras) qui habitait rue Saint-Benoît en face du Flore et qui s'est occupée de moi. Elle était un peu plus âgée. J'y suis allée deux ou trois fois. Elle a essayé de me convaincre de prendre ma carte du Parti en me disant que ça n'était pas aussi noir que ce que je m'imaginais, qu'il y avait beaucoup plus de liberté que ce que je pensais et ça n'a pas marché… Donc je suis toujours restée le cœur à gauche, c'est sa place, mais j'ai refusé de m'encarter. J'ai dans mon bureau une carte signée de la main de Georges Marchais et de Roland Leroy mais je n'ai jamais voulu la signer.

CV En 1946, vous avez rencontré Michel de Ré, très jeune metteur en scène qui s'apprêtait à monter la pièce *Victor ou les enfants au pouvoir* d'après l'œuvre du surréaliste Roger Vitrac et il vous a proposé de jouer dans cette pièce, avez-vous accepté ?

JG Tu parles, comme une folle ! Nous étions une grande bande infernale. Moi je jouais le rôle d'une femme de 30 ans, à cet âge j'avais l'impression que 30 ans c'était la fin de la vie [rires].

CV Et vous vous lanciez dans une folle aventure collective. Vous étiez tous assez inexpérimentés mais pleins d'ambition…

JG Pas vraiment inexpérimentés parce que nous avions tous un peu tâté de ça et nous aimions le théâtre. Nous étions fous d'amour pour lui. J'étais allée aux Halles le matin, avec une copine qui jouait l'apparition nue, elle n'était pas vraiment nue mais quand même un peu dénudée [rires]. Elle s'appelait Mylène Georges. Aux Halles, nous ramassions les fleurs fanées, nous avions acheté du papier crépon avec les deux ou trois centimes que nous avions, ce qui avait servi pour le décor. C'était très joli. Les costumes étaient de bric et de broc. J'avais une robe qui appartenait à mon arrière-grand-mère, une robe de lendemain de noce, noire avec des petites fleurs roses et autour du cou un je-ne-baise-plus en perles noires [rires]. Et nous avons eu du succès !

CV Oui, c'est ce que j'ai lu dans la presse de l'époque. C'était le début des fantasmes des journalistes sur la jeunesse « existentialiste », comme ils vous appelaient. J'ai retrouvé des dessins de l'époque qui décrivent les actrices de *Victor ou les enfants au pouvoir* comme de très jeunes personnes avec des souris blanches vivantes dans les poches qui font la quête dans les rues pour financer la pièce de théâtre. Des histoires très drôles entre fantasme et réalité…

J'ai rencontré Anne-Marie Cazalis dans les lavabos d'une boîte de nuit.

Beaucoup des figures culturelles de l'époque sont présentes à la première : Antonin Artaud, André Breton, Roger Vitrac, Jean-Paul Sartre, etc. Est-ce que vous réalisez à ce moment que vous participez à quelque chose d'énorme, la mythologie de Saint-Germain est en train de se construire, une révolution dans la culture et la pensée de l'époque ?

JG Non, pas du tout. Nous ne réalisions absolument pas l'importance de ce que nous faisions. Anne-Marie Cazalis a fait beaucoup pour faire connaître Saint-Germain au monde extérieur. Elle était une très bonne journaliste. Je l'ai rencontrée dans les lavabos d'une boîte de nuit [rires] mais nous avons été officiellement présentées au Bal Nègre. Je dansais avec Merleau-Ponty et tout d'un coup, j'ai entendu une voix tonitruante : « Merleau-Ponty ! » C'était Jean-Paul Sartre qui était avec Anne-Marie Cazalis. « Merleau-Ponty, montez ! » Et là Maurice m'a dit : « Bon, la soirée est foutue, montons… » Je suis montée et on nous a présentés : « Je vous présente Gréco, Jean-Paul Sartre,

JULIETTE GRÉCO 49 PAR CLOTILDE VIANNAY

« Annie Cazalis était tout le temps à Saint-Germain-des-Prés avec sa camarade Gréco. Elle venait souvent nous voir à la rédaction pour nous raconter des histoires sur Saint-Germain et sur Le Tabou notamment. Le Tabou était un endroit très pittoresque donc je lui ai dit OK, on va faire quelque chose dessus. Je lui ai demandé de faire l'article avec Jacques Robert. Cet article a été un phénomène, ça a été le départ du Saint-Germain-des-Prés touristique… »

Marcel Haedrich

« Quand on a eu les ennuis avec Le Tabou, en se promenant avec Chauvelot rue Saint-Benoît, on a découvert une cave et on a créé le Club Saint-Germain. On était déjà bien organisés, il y avait de vrais orchestres et tous les musiciens de jazz noirs américains qui passaient par Paris venaient jouer. »

Marc Doelnitz

ANECDOTES SUR SAINT-GERMAIN

À chaque numéro de *L'Incroyable*, le thème du dossier central est choisi par l'invité. Il fait écho à sa grande passion d'enfance — pour Juliette Gréco, la danse. La danse est vue à travers les âges via l'adolescence.

D O S S I E R

D A N S E

Ce dossier est introduit par un document d'archive exceptionnel datant de 1947 : le premier article écrit sur la jeunesse « existentialiste » et Le Tabou, un club très branché de l'époque où les habitués dansent le jitterbug. Publié dans le journal *Samedi Soir*, il est écrit par Anne-Marie Cazalis, la meilleure amie de Juliette Gréco, et Jacques Robert, le premier journaliste français à visiter les ruines du bunker d'Hitler. Il réalise aussi une interview de Louis-Ferdinand Céline alors reclus à Copenhague.

Ensuite, l'artiste américaine Shana Moulton raconte son expérience étudiante des *rave parties* à San Francisco. Le chorégraphe Christian Rizzo parle de la découverte de son corps en mouvement sur les pistes de danse du club Le Palace. Les *kids* parisiens du milieu musical hardcore dansent le Mosh dans le *pit* des salles de concerts. Et pour finir, Cassandra et Pauline, deux jeunes championnes de patinage artistique, témoignent de leur passion pour ce sport impitoyable pour de si jeunes corps.

le personnage principal
— Cynthia — semble assez
abattue et déprimée, mais à un
moment donné elle commence
à danser. Et c'est comme
une libération. C'est vrai dans
la série *WP*, mais également dans
le reste de tes œuvres, comme par
exemple *The Restless Saga*,
The Undiscovered Drawer,
voire dans certains clips
récemment réalisés. L'acte de
danser y est clairement chargé
de valeurs positives…

Oui, je ne sais pas si c'est parce que l'esprit est enfin libéré du corps, et vice-versa, ou si c'est au contraire la façon ultime de connecter psyché et corps, mais quoi qu'il en soit, j'expérimente l'un ou l'autre de ces états lors d'une session de danse libre. Normalement, je suis très mal dans ma peau mais la danse, dans de bonnes conditions, c'est pour moi l'expérience qui se rapproche le plus d'une sorte de transcendance physique. Lorsque j'ai commencé à prendre des drogues à l'adolescence et à aller en rave en Californie, ces expériences physiques se sont amplifiées, et j'ai pu pour la première fois les vivre dans un cadre collectif.

Comment était cette expérience
de la rave culture ?

C'était une époque de tolérance, d'acceptation de toutes les origines ethniques, toutes les orientations sexuelles, tous les âges, toutes les capacités corporelles — en tout cas, c'est ce qu'il me semblait à l'époque. Les autres sous-cultures musicales de l'époque, qui étaient populaires à la fac, me semblaient plus étriquées. L'ambiance d'ouverture d'esprit et de tolérance de la culture rave de San Francisco, ainsi que les drogues, m'ont aidé à atteindre un plaisir et un état de confort avec mon propre corps en mouvement, et ce pour la première fois dans un cadre public.

Donc en plus d'être libératrice pour
le corps, la danse l'est également
pour l'esprit, elle change la vie.
En ce qui concerne
cette dimension spirituelle,
j'ai l'impression que les séquences
dansées aident à faire le lien
entre matérialité et immatérialité
dans ton travail. C'est une
question très importante :
les objets trouvés de tes vidéos
possèdent une matérialité car
tu les manipules, les déplaces
et les utilises, mais ils sont
également chargés d'une valeur
transcendante parfois proche de
la magie (une magie technologique).
Et la danse semble être
un raccourci vers ce royaume
magique. Il y a un écho entre
le mouvement des corps et celui
des objets, déplacés sous
la forme d'informations grâce
à des logiciels… Tu proposes aussi
une réponse simple à une question
fondamentale : comment vivre
dans un environnement de plus en
plus complexe et technologique ?
En dansant !

Cela a été une grande révélation de découvrir que je pouvais découper des objets dans une vidéo, puis les animer et les déplacer dans la même vidéo. La première fois que j'ai fait répondre des objets aux mouvements humains, c'était avec *Decorations of the Mind*, dans la partie consacrée à Angela Lansbury. À ce moment de la performance, des bibelots du décor de ma performance se retrouvent dans la vidéo de Lansbury, que mon personnage Cynthia est en train de regarder sur un poste de télévision. En ajoutant ainsi des effets à la vidéo tutorielle d'Angela, j'ai découvert une fonction d'*After Effects* permettant à une image fixe de suivre un mouvement dans une vidéo. C'est très imparfait, et le mouvement est souvent saccadé. J'ai appliqué cet effet aux mouvements d'Angela et j'ai ajouté quelques éléments du décor qui la suivent. Cet effet permet aux objets d'être libérés de toute gravité, et cela leur confère une énergie vibratoire, une nervosité qui nous rappelle que nous ne sommes pas vraiment des objets solides mais des assemblages de molécules qui entrent en collision avec d'autres molécules. Mon expérience de la danse me le rappelle constamment, et c'est une des raisons pour lesquelles j'utilise la danse pour signifier ou accompagner une sorte de transcendance, d'énergie vibratoire et de dissolution dans les éthers. Cet effet permettait d'utiliser l'outil de déformation comme une forme de danse. Avec des objets et des images qui expriment la danse. Des statues féminines ou des présentoirs à boucles d'oreilles.

Shana Moulton, *Whispering Pines 10*, 2010, performance

Shana Moulton, *Whispering Pines 9*, 2009, vidéo, 9'48

Sur la difficile et longue histoire de l'intégration des Mexicains et des « latinos » aux États-Unis, voici un reportage stylistique. Il tente de remonter aux origines du « zoot suit », le costume extravagant des « pachucos » californiens des années 1940, ces jeunes Mexicains de deuxième génération qui furent les premiers à se révolter contre le racisme américain et les violences policières… Lors des célèbres « zoot suit riots » de l'été 1942, ces émeutes les opposèrent aux militaires de retour de la guerre.

La légende veut que les zoot suits se soient inspirés des zazous de Saint-Germain-des-Prés pour leur costume. Frédéric Joignot est parti en Californie vérifier l'information.

Reportage.

Tout commence en janvier 1982 dans un hôtel de Londres où campe un groupe de rock paradant sur scène en costards cinglés.

« *Zooout Slooute ! Zooout Slooute !* »

Chris Sullivan, le chanteur des « Blue Rondo À la Turk », pas gêné, fredonne en chaussettes, caleçon court et chemise rose, tout en repassant son invraisemblable pantalon rayé, un truc assez large pour servir de short à un rhinocéros adulte.

Je l'interpelle :

– Quoi ? Zooout Slooute ? Qu'est-ce que tu veux dire Chris ?

– Ce costard démesuré, c'est un zoot suit, frenchie, m'a-t-il rétorqué en me montrant son gigantesque falzar. Suit égal costume, tu comprends ?

– Alors ce fute pour catcheur japonais obèse, cette veste de lanceur de poids atteint d'éléphantiasis s'appelle un zoot suit ?

– Exactement, frenchie. Le zoot suit a toujours quatre à cinq tailles de plus qu'un costume sur mesure. La veste frôle les genoux, les épaules tremblotent à dix centimètres des clavicules, les poches du pantalon sont profondes comme des sacs de golf. C'est la règle.

New Zoot Suit à Los Angeles, 1er janvier 1942.
Marie Hansen © The LIFE Picture Collection/Gettyimages

Henry Nxumalo (Mr DRUM), 1953

Couverture de *DRUM*, février 1955

Couverture de *DRUM*, juillet 1955

Prises de mesures pour le modèle de la couverture de *DRUM*, 1955

Bureau de la rédaction de *DRUM*, Johannesburg, 1954

Sol Rachilo pour *DRUM*, 1958

L'INCROYABLE
65, av. de la République
75011 Paris
lincroyable-magazine.com

CONTACT :
Rédactrice en chef
Clotilde Viannay
tél. 06 20 69 37 76
clotilde.viannay@gmail.com

Presse
MY Communications
Yves Mousset
tél. 06 08 60 31 45
yves.mousset@my-communications.fr

L'Incroyable n°2
parlera d'une
toute autre personnalité,
époque et thématique.
Une toute autre jeunesse !

Sortie sept 2015